

Le Monde

LIVRES D'ÉTÉ

VENDREDI 5 AOÛT 2005

Du grand large au sac de plage

Sous la direction d'Alain Cabantous, André Lespagnol et Françoise Péron, des historiens et des géographes observent, dans le temps et dans l'espace, le destin contrasté de la France littorale, plus balnéaire que commerçant et portuaire

■ Vincent Guigueno

Malgré la qualité des monographies portuaires écrites dans le sillage de l'École des Annales, aucun livre n'avait tenté une observation sur la longue durée des rapports entre *Les Français, la terre et la mer*, à la différence des espaces ruraux et urbains. C'est chose faite avec la somme considérable que propose aujourd'hui Fayard. Une sobre dédicace rappelle que la paternité du projet revient à l'historien et ethnologue Philippe Jacquin (1942-2002), spécialiste de l'Amérique du Nord et des mondes indiens, auteur d'un brillant essai sur les pirates et les flibustiers enrôlés *Sous le pavillon noir* (Gallimard, 1988).

On peut comparer la production d'un livre de synthèse à une traversée au long cours : il y a les navigations en solitaire et les « galères », dans lesquelles triment une multitude d'auteurs sous la houlette de leurs gardes-chiourmes académiques. Dans le cas présent, il s'agit du long voyage d'un équipage restreint, une dizaine d'auteurs, historiens et géographes, naviguant de conserve sous la direction de trois capitaines d'écriture : les

Un espace de mobilité des hommes et des biens qui s'accommodent mal des contraintes venues de la terre ferme

modernistes Alain Cabantous et André Lespagnol et la géographe Françoise Péron.

L'alliance de ces multiples compétences permet d'aborder une « *histoire complexe et fuyante* », à l'image d'un chapitrage un peu confus, oscillant entre une organisation thématique et un découpage chronologique plus classique. Le livre ne veut pas être une « *histoire de la France maritime* » ou une « *histoire maritime de la France* », même si certaines parties s'inscrivent dans cette tradition historiographique féconde. Dans un chapitre au ton braudélien, « *La mer comme vecteur des échanges* », Jacques Bottin, Gilbert Buti et André Lespagnol explorent tou-

tes les échelles du commerce maritime à la période moderne, du cabotage le long des côtes au transport intercontinental des matières premières, qui place les métropoles atlantiques – Nantes, Bordeaux – au cœur d'une économie-monde largement fondée sur la traite négrière. La mer est d'abord l'affaire de villes portuaires cosmopolites dont les élites négociantes et les marins affirment leurs spécificités. Alain Cabantous qualifie ce phénomène de « *maritimisation* » des sociétés littorales. Celui-ci concerne également des communautés plus modestes, qui vivent des ressources offertes par les rivages, le poisson et le sel, associés dans un remarquable chapitre de Jean-Claude Hocquet. Les activités humaines en relation avec la mer s'articulent dans des systèmes économiques et sociaux cohérents, mais fragiles, la géographie de la pêche, par exemple, pouvant être bouleversée quand la ressource se fait rare ou quand les techniques halieutiques changent.

La mer est un espace de mobilité des hommes et des biens qui s'accommodent mal des contraintes venues de la terre ferme. Mais elle n'est pas seulement l'affaire des villes portuaires et des sociétés littorales. Celles-ci vivent sous l'emprise d'institutions qui, depuis la lente extension du royaume de France vers ses franges littorales à partir du XIII^e siècle, tentent de contrôler des populations jugées rebelles.

C'est le cas de l'Église, qui organise des missions de christianisation, et surtout de l'État dont les ordonnances spécifiques pour les « gens de mer » ont pour objectif de les dénombrer et de les enrôler pour la guerre. Alors que la mer est un espace, le littoral est une frontière, un territoire sur lequel l'État entend imposer ses règles. A partir du XVI^e siècle, le flux et le reflux des politiques royales ont « *plus d'effets que les marées* » sur le littoral, selon l'expression métaphorique proposée par Jacques Paviot et Giulio Romero-Passerin. La Marine constitue un lieu privilégié d'affirmation de l'État moderne. Le lecteur friand de batailles navales et de combats au sabre d'abordage



Port-Saint-Louis, entre la Camargue et Fos-sur-Mer, entre plaisir balnéaire et industrie portuaire.

peut aller jeter l'ancre ailleurs. L'approche proposée ici privilégie l'effet structurant des travaux maritimes et des arsenaux, villes nouvelles et véritables laboratoires de la rationalisation industrielle, au détriment d'une histoire de la guerre navale d'ailleurs assez peu reluisante depuis le Premier Empire et la cinglante défaite de Trafalgar (1805).

En revanche, on découvre avec intérêt les controverses technologiques qui jalonnent l'histoire de la construction navale, comme la querelle du cuirassé et du torpilleur, sous la III^e République, qui, d'après Gérard Le Bouëdec, fut dans la Marine « *l'équivalent de l'affaire Dreyfus* », tant elle divisa les officiers du grand corps.

S'approchant des rives du temps

présent, historiens et géographes font un double constat. Les activités traditionnelles du commerce et de la pêche connaissent un déclin impressionnant. Les cartes saisissantes de Jean-René Couliou montrent l'effondrement de l'effectif des marins pêcheurs, divisé par trois depuis les années 1930. Quant à la marine marchande, la réduction de son tonnage est qualifiée de catastrophique. Le diagnostic du géographe Antoine Frémont est sévère pour le système portuaire français, où « *sociétés de maintenance, dockers et ports autonomes participent avec des intérêts différents à un même système malthusien dont l'objectif consiste à tirer tous les dividendes d'un marché franco-français* ». Les racines du mal sont profondes : adossé au trafic colonial

protégé par le monopole au XVIII^e siècle, le commerce maritime français négocie mal le passage à l'âge industriel en ne s'adaptant pas aux marchés concurrentiels.

Dans le même temps, une France littorale qui clapote les pieds dans l'eau connaît un développement considérable, depuis la création des premières stations balnéaires du XIX^e siècle jusqu'aux opérations d'aménagement des littoraux aquitain et languedocien dans les années 1960. Pour Françoise Péron, « *il s'agit d'un véritable retournement de la mer vers la terre, car c'est désormais la proximité de la mer, son accès facile depuis la terre qui compte, au détriment de l'économie de la mer à proprement parler* ». Les Français iraient donc vers les bords de mer pour y poser leur

sac de plage et non plus pour prendre le large.

L'horizon marin s'éloignerait-il des côtes de France ? Si les conclusions de l'étude restent prudentes, les auteurs observent qu'une vision patrimoniale de la mer se nourrit de pratiques en voie de disparition. Les rassemblements périodiques de vieux gréements sont le symptôme de cette relation ambiguë où le culte fétichiste de l'objet bateau ne s'embarrasse pas des acquis de la recherche historique.

« Il s'agit d'un véritable retournement de la terre vers la mer, car c'est désormais sa proximité qui importe »

François Chappé, coauteur avec Gérard Le Bouëdec du chapitre consacré à l'histoire sociale des sociétés littorales au XIX^e siècle, écrit dans son beau livre sur *L'Épopée islandaise* (Albaron, 1990) qu'il ne sait pas si les armateurs païmopolais aimaient la mer, mais qu'en revanche il est sûr qu'ils aimaient assez l'argent pour imposer à des paysans devenus marins d'épouvantables conditions de travail. Le regard critique de l'historien s'accorde mal avec l'exploitation touristique consensuelle de la mémoire de la pêche morutière.

Le rapport à la mer de la France contemporaine serait donc balnéaire et nostalgique, malgré les portiques à containers du port du Havre ou les fumées chimiques de la zone industrialo-portuaire de Fos-sur-Mer. Une réalité plurielle que permet d'embrasser la définition labile du mot « littoral », à la fois *finis terrae*, promesse d'autres rivages et territoire d'écriture de ce livre capital.

★ Vincent Guigueno est historien, maître de conférences à l'École nationale des ponts et chaussées

LES FRANÇAIS, LA TERRE ET LA MER XIII^e-XX^e siècle
Sous la direction d'Alain Cabantous, André Lespagnol et Françoise Péron.
Fayard, 902 p., 32 €.

APARTÉ

Quoi ? L'éternité

QUAND IL APPRIT que son nom circulait parmi ceux d'écrivains pressentis pour le prix Nobel de littérature, Max Rouquette se contenta de sourire, lui qui assumait que son choix de la langue occitane ruinât toute chance de reconnaissance nationale. Pas plus que le goût de l'éternité – une lande étale peu faite pour séduire cet homme, partagé, comme chacun, entre souvenir et espoir, des temporalités si pressantes qu'elles ébranlent le présent –, le leurre enfantin de l'immortalité ne lui brouilla l'esprit. Et le poète, qui hésita longtemps à aborder le

roman, livrait justement une forte méditation sur ces vanités tandis qu'on lui parlait Nobel. Publié en occitan en 1997, *Tout le sable de la mer* (1) paraît, traduit par son auteur, au moment même où il tire sa révérence (2).

Les lecteurs de sa saga panthéiste, *Vert paradis*, entreprise il y a près d'un demi-siècle, retrouveront dans le roman singulier d'un nonagénaire toujours maître de l'enchantement ce sens de la fable simple, parfois dure et nette comme une arête rocheuse, éclatante jusqu'à l'éblouissement. Il se défait comme de la peste des fioritures narratives, pour ne conserver que l'élan, la tension qui, de l'intensité d'un instant atteint une vérité cosmique valant pour toutes les époques, tous les lieux. Mieux ! Rouquette compose sur le double abîme de l'espace et du temps un récit qui dérègle les chronomètres, recèle des indices qui sont souvent des fausses pistes, culs-de-sac destinés à égarer l'esprit étroit qui refuse de lâcher prise quand le mouvement vertigineux du créateur requiert l'abandon devant un charme

capiteux, philtre magique dont l'abus est salutaire.

L'héroïne en est une sibylle de Cumes, prophétesse chargée d'explorer, sous l'inspiration d'Apollon, le gouffre insondable de l'avenir qui hante l'esprit des hommes. La jeune femme ne se contente pas de cet enthousiasme extatique qui la retranche du sort commun ; au terme d'un contrat qu'elle obtient de son amant olympien, elle se voit accorder une « *éternité relative* », une immortalité de fait puisqu'elle vivra autant d'« *années qu'il y a de grains de sable sur les rives de la mer* ». Privilège terrible qui l'amène à voir s'abîmer son monde comme celui des dieux, évanouis dès que le fidèle déserte leurs temples.

Inexorablement seule, la sibylle est égarée, captive d'un maillage sans issue. Mais la pitié du dieu, sur le point de s'effacer, lui offre le salut. En lui accordant le don de la métamorphose. Hôte de chacun des règnes, de l'animal au minéral. Commence alors une « *longue descente vers l'éternité* » dont elle garde la conscience, vivant « *en esprit*

une sorte de pèlerinage doux amer », sans limite aucune comme le sable de la mer et celui du sablier.

Au terme de plusieurs siècles de destinée humaine, la sibylle devient ainsi louve, daurade, chouette lançant moins un cri qu'un « *pur appel* », aux confins du pleur, « *comme une goutte d'huile dorée* », coccinelle aussi – « *bête à bon Dieu* » qui suppose un dualisme qui sent le bûcher, clin d'œil au catharisme dont Rouquette use pour brouiller les pistes et jouer d'une chronométrie de fantaisie (3).

Végétale, la sibylle s'intègre à ce « *peuple étrange qui vit sans avoir de sang dans les veines, qui ne sait rien du libre mouvement, et qui souffre, sans le moindre cri, tout ce que la vie peut lui imposer de terrible* » – ce qui nous vaut un admirable portrait de l'olivier.

Quand l'évocation s'achève, le cycle minéral n'est sans doute pas clos. Qu'importe ! Le lecteur ne peut prétendre assujettir un don divin à son égoïste satisfaction. Peut-on limiter « *un pouvoir de dieu, un regard d'immortel. Capable de se glisser en tout lieu, de toute forme de vie, pour la vivre pleinement, dans*

la connaissance et le plaisir, comme dans le malheur de l'espèce où elle était encluse » ? Ou décider du terme du vertige ? « *L'infini de l'éternité, voilà notre prison.* »

Nu – « *La nudité mêle la plus grande beauté à l'animalité la plus profonde : elle ouvre un abîme inconnu* » –, l'humain ne peut atteindre le divin que loin du bruit du siècle, dans le silence des bois, si profond qu'il force le respect et inspire la terreur, « *puits, citerne pour les grandes pensées, source d'imaginaire et de création : le signe des dieux* ».

Comme naguère Yourcenar, Rouquette donne à entendre l'écho de Rimbaud.

Philippe-Jean Catinchi

(1) Editions Trabucaire (2, rue Jouy-d'Arnaud, 66140 Canet), 272 p., 15 €.

(2) Le 24 juin, à 96 ans (*Le Monde* du 30 juin).

(3) Nul anthropomorphisme facile ici, pas plus que dans le délectable *Bestiaire II/Bestiari II* (Fédérop [Le Pont du rôle, 24680 Gardonne], 112 p., 12 €) – le premier volet, bilingue aussi, était paru chez Atlantica.

Morand, « swing frappant »

Spécialiste de l'écrivain-diplomate, Michel Collomb publie ses romans dans « La Pléiade ». Nous l'avons interrogé sur cette part de l'œuvre

Après les *Nouvelles complètes* (deux volumes, 1992), Michel Collomb a réuni huit romans de Paul Morand dans « La Pléiade » (1). Nous l'avons interrogé sur cet aspect de l'œuvre.

Paul Morand fut un remarquable nouvelliste. Mais est-ce une raison suffisante pour discréditer le romancier, comme certains le font aujourd'hui ? Quelles sont les qualités principales de Morand romancier ?

Ce discrédit a commencé du vivant de Morand, les critiques admettant difficilement qu'il prétende exceller dans les deux genres. Mais, alors qu'il s'était rapidement imposé en tant que nouvelliste, Morand s'est toujours cherché comme romancier. Chacun de ses romans donne l'impression de reprendre le problème de zéro et de tenter une formule nouvelle. Au demeurant, leurs qualités ne sont pas différentes de celles qui firent le succès des nouvelles : la rapidité du regard, à la fois très aigu et très synthétique, le refus de toute niaiserie introspective, le traitement biaisé et constamment ironique de la psychologie, la phrase, tantôt surchargée d'informations, tantôt sèche et claquante, dont le rythme établit avec le lecteur une connivence très particulière. Les romans écrits après 1945 révèlent la même évolution que les nouvelles vers une réflexion plus approfondie et une langue simple, dépouillée de tout le clinquant des premières nouvelles.

Dans votre préface, vous évoquez les ambiguïtés de Morand à l'égard du roman. Comment avez-vous opéré le choix de ces huit romans et pourquoi avoir exclu *Hécate et ses chiens*, que vous qualifiez cependant de « court roman » ?

Morand, c'est évident, a eu du mal à trouver sa distance. Comme un

coureur de demi-fond qui manquerait de compétiteurs, les longues distances, plus prestigieuses, l'ont terriblement tenté ! Plusieurs nouvelles – « Flèche d'Orient », « Monsieur Zéro » – avaient été à l'origine des projets de roman. *Tais-toi*, le dernier roman publié, est l'exemple inverse d'un récit dont l'auteur a découvert en l'écrivant la véritable dimension romanesque. Morand est un écrivain plutôt comptable de son temps et, de plus, impatient : il aime que ça aille vite. Seuls l'exil et la retraite forcée après 1945 lui ont donné le temps de se consacrer à des récits complexes exigeant un long travail de documentation : cela a donné *Le Flagellant de Séville*, un roman dont il se disait assez fier. C'est, en effet, un roman historique très exact, fortement structuré, dont l'un des mérites est de pouvoir être lu sur un double plan, car le récit de l'occupation française en Espagne, sous Napoléon, est enrichi de maintes allusions à la période de l'occupation allemande et à ce que Morand avait pu connaître de la collaboration.

Nous avons réuni dans ce volume les huit romans que Morand a publiés de son vivant, ainsi qu'un premier roman qu'il prétendait avoir détruit – *Les Extravagants, scènes de la vie de bohème cosmopolite*, écrit en 1910 et 1911. Quant à *Hécate et ses chiens*, souvent présenté comme un roman, c'est une nouvelle plus longue qu'à l'ordinaire, qu'on pourrait rapprocher de la *novela* à l'espagnole ou du *romanzetto* stendhalien. Le rythme haché et la dynamique brutale de ce récit, avec la pointe inattendue de son dénouement, l'apparentent au genre de la nouvelle. Morand l'ayant intégrée dans le recueil de ses *Nouvelles du cœur*, paru en 1965, je l'ai à mon tour introduit, à sa place chronologique, dans le tome II des *Nouvelles complètes*.

N'avez-vous pas le sentiment qu'au sortir de la seconde guerre mondiale, un déclic s'opère et que Morand, si secret, se dévoile de plus en plus, à travers *Le Flagellant de Séville*, puis *Tais-toi*, tous deux annonçant le très autobiographique *Venises* ?

Dans les premiers romans de Morand, les personnages sont rapidement esquissés et manquent un peu de corps et d'expérience humaine. Dans *Lewis et Irène*, par exemple, il est curieux de remarquer que Morand, qui n'avait pas été au front, dote Lewis des états de service de son ami Giraudoux, qui avait fait la campagne des Dardanelles. Ce sont ses déboires et ses désillusions après 1945 qui permettront à Morand de créer des personnages beaucoup plus denses et énigmatiques dans lesquels il mettra davantage de lui-même. C'est déjà vrai avec Montociel, dont les aventures très rocambolesques conservent aussi la trace du roman d'apprentissage ; c'est encore plus vrai avec don Luis, dans *Le Flagellant de Séville* : en imaginant le destin tragique de ce personnage complexe, l'auteur libère toute une fantasmagorie de la catastrophe, du châtement et de la pénitence, qui l'a manifestement obsédé à cette époque, alors même qu'il y avait, pour sa part, échappé.

Le roman *Tais-toi*, qui raconte l'enquête entreprise par un neveu pour percer l'identité d'un oncle disparu, s'appuie à l'évidence sur l'expérience biographique de Morand et comporte des portraits codés. Pourtant, une fois encore, le désir de confidences n'est pas parvenu à l'emporter sur la pudeur et la ruminant du secret. Il en résulte, pour le lecteur, une attente et une frustration qui sont peut-être à l'égal de celles de Morand lui-même.



HARLINGUE/ROGER-VIOLET

Paul Morand (1888-1976). Son regard aigu, son ironie se retrouvent à la fois dans ses nouvelles et ses romans.

Qu'en est-il de l'édition des poèmes, des récits de voyage, voire de la correspondance avec Chardonne ?

L'édition des *Poèmes* que Michel Décaudin avait fournie serait à reprendre en la complétant de divers textes retrouvés depuis et en l'accompagnant de notes, devenues indispensables pour leur compréhension. Les récits de voyages, ainsi qu'une grande partie des chroniques, ont fait l'objet de rééditions récentes. Réunir en un volume les portraits de ville, *New York, Londres et Bucarest*, montrerait comment est né un genre littéraire qui connaît de nos jours une floraison abondante. La publication intégrale de la correspondance que Paul Morand et Jacques Chardonne échangèrent entre 1952 et 1968 – souvent à raison de plusieurs lettres par jour – est impossible. Il semble qu'on envisage d'en publier un choix significatif, mais la peur de heurter les uns ou les autres risque de le vider de toute substance.

Paul Morand est aujourd'hui souvent mal reçu, notamment en

raison de ses convictions de droite et antisémites. On l'a vu encore lors de la parution du *Journal inutile*...

L'accueil réservé au *Journal inutile* a été paradoxal : même les critiques qui se disaient horrifiés par les propos antisémites, misogynes et homophobes de Morand ont reconnu avoir été entièrement pris par la lecture de ces 1 700 pages ! Je ne suis pas de ceux qui excusent les erreurs ou les lâchetés de l'homme par la nouveauté de son écriture littéraire, mais je ne conseillerais pas d'apprécier l'importance des écrits de Morand à l'aune de l'exigence morale ou à celle de la perspicacité politique. Morand raconte que Proust lui avait offert *L'Histoire des Juifs* de Léon Halévy pour lui rappeler qu'il ne devait jamais devenir antisémite. Il l'a oublié plus d'une fois, mais peut-on citer un autre romancier français qui aurait osé présenter, en 1941, un personnage de juif aussi sympathique que Regenrantz, le médecin humaniste qui apparaît dans les premières pages de *L'Homme pressé* ? Le type de per-

sonnage sur lequel Morand revient dans presque tous ses romans n'est pas limité par une identité nationale ou raciale ; c'est surtout un monstre d'énergie, avide d'entreprendre, pressé de réussir. Une espèce de don Quichotte moderne qui éprouve peu à peu la résistance des choses, l'ironie des contretemps historiques et l'impossible aboutissement de son rêve égoïste. Alors que la nouvelle ne lui permettait pas un décor très élaboré, on découvrirait dans ses romans des contextes historiques très précis, pour lesquels il a utilisé sa connaissance des coulisses diplomatiques. Mais c'est surtout la langue, ici plus diversifiée et plus polyphonique que dans les nouvelles, le swing toujours aussi frappant des phrases, l'humour des métaphores qui décideront si, oui ou non, on est fait pour aimer Morand.

Propos recueillis par Christine Rousseau

(1) *Romans*, de Paul Morand. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 648 p., 55 € jusqu'au 31 août, puis 62,50 €.

ZOOM



■ CORRESPONDANCE 1938-1955, d'Henri Calet et Raymond Guérin

Est-ce le parallélisme de la biographie et du destin de ces deux écrivains exactement contemporains qui rend leur correspondance si précieuse ? Ou ce regard convergent, et plutôt noir, sur la vie et la littérature, sur l'expérience de la captivité, ou encore sur le journalisme... ? C'est Raymond Guérin, l'auteur des *Poulpes*, qui est le plus sombre. Henri Calet tente de lui apporter soutien et réconfort.

P. K.

Le Dilettante, établissement du texte, notes et préface de Jean-Pierre Baril, 352 p., 25 €.

■ UNE SAISON AVEC MARCEL PROUST, SOUVENIRS, de René Peter
Autre document précieux et passionnant. René Peter, né en 1872, un an après Proust, fréquenta l'écrivain à Versailles, où celui-ci s'était provisoirement installé après la mort de sa mère, en 1906. Inédit, ce portrait fin et élégant montre un Proust familial, superlativement compliqué, d'une intelligence et d'une sensibilité évidemment hors du commun.

P. K.

Gallimard, avant-propos de Dominique Brachet, préface de Jean-Yves Tadié, 174 p., 13,50 €.

Précision : A propos d'Apollinaire (« Le Monde des livres » du 29 juillet), signalons l'essai de Yoji Ito, *Apollinaire et la Lettre d'amour* (Connaissance et savoirs, 149, rue Saint-Honoré, 75001 Paris, 360 p., 20 €).

L'intransigeante liberté de Jacques Maritain

LE CHEVALIER DE L'ABSOLU Jacques Maritain entre mystique et politique de Guillaume de Thieulloy. Gallimard, 300 p., 21 €.

En cherchant à définir la pensée politique d'un philosophe qui fut tout à la fois un inflexible gardien du dogme et un rebelle prompt, dans ses combats temporels, à dénoncer tous les conservatismes, Guillaume de Thieulloy s'est livré à une entreprise téméraire, tant la réflexion de Jacques Maritain (1882-1973) n'est pas de celles qu'on peut enfermer dans un corps de doctrine et se montre indissociable d'une destinée de ruptures et d'errances. Faute de tenir suffisamment compte de ces données biographiques, il s'efforce en vain d'ordonner, de canaliser une pensée en constante évolution, jalonnée de conversions et de métamorphoses.

C'est ainsi qu'il en arrive, confondant étapes et points d'ancrage, à surestimer l'importance du compa-

gnage de Jacques Maritain avec Charles Maurras jusqu'à lui prêter une même intransigeance doctrinale et, plus surprenant encore, une « commune méconnaissance » des réalités historiques.

En matière d'intransigeance, la plus constante chez Maritain réside dans l'exigeante liberté avec laquelle il a toujours fini par se démarquer de toute filiation politique, démocratie chrétienne et gaullisme y compris, et plus encore de toute appartenance idéologique pour ne plus défendre, à dater de sa rupture avec l'Action française en 1927, que la « primauté du spirituel » sur le temporel et opposer l'universalité du christianisme aux souverainetés d'ordre national et étatique.

En faisant grief à l'un des intellectuels catholiques les plus impliqués dans le combat antitotalitaire, de « sérieuses incohérences » dans son « attitude pratique », Guillaume de Thieulloy néglige par trop la force de ses engagements, dont suffit à témoigner aujourd'hui la réédition

de deux essais majeurs, *Christianisme et démocratie* et *Les Droits de l'homme* (1), publiés à New York pendant la seconde guerre mondiale et dont les exemplaires furent parachutés sur la France occupée.

« VITALEMENT CHRÉTIEN »

Dans sa préface, un des meilleurs spécialistes du philosophe, Michel Fourcade, insiste sur l'actualité saisissante de ce plaidoyer en faveur d'un Etat « laïque et pluraliste », dégagé de tout cléricisme et « respectueux de la diversité des croyances », mais « vitalemement chrétien ».

Dans *Eclats d'une amitié* (2), Renée Neher-Bernheim révèle un pan méconnu de l'itinéraire du philosophe : sa relation fraternelle avec un étudiant de Palestine, Avshalom Feinberg, disparu tragiquement en 1917, qui semble avoir beaucoup contribué à sa compréhension de la cause sioniste, « phénomène historique de la plus haute gravité ».

Au cœur de ce foyer d'échanges permanents que fut la vie de

Jacques Maritain, le dialogue ininterrompu, plus d'un demi-siècle durant, avec l'abbé Journet occupe une place essentielle. Le quatrième volume de leur correspondance (3) couvre les années 1950-1957, celles où, plus que jamais suspect à Rome et en butte comme toujours aux attaques des milieux conservateurs, Maritain ne doit qu'à la protection assidue de Mgr Montini, le futur Paul VI, d'éviter une possible mise à l'index. Voici un document irremplaçable pour comprendre de l'intérieur le véritable parcours, heurté et marginal, d'un « mendiant du ciel ».

Jean-Luc Barré

(1) *Christianisme et démocratie*, suivi de *Les Droits de l'homme*, préface de Michel Fourcade, avertissement de René Mougler, Desclée de Brouwer, 230 p., 22 €.

(2) *Eclats d'une amitié*, de Renée Neher-Bernheim, Parole et silence, 176 p., 18 €.

(3) *Correspondance Journet-Maritain*, vol. IV, Saint Augustin, 952 p., 85 €.

Le Monde

DOSSIERS & DOCUMENTS

LITTÉRAIRES

Le rire et les lettres

« La connaissance a été donnée à l'homme pour transformer la vieillesse de la vie en une comédie » (Diderot).

Un éclat traversant les siècles

« Est-ce assez abject ce goût d'un littérateur de talent comme Lorrain, pour les garçons bouchers ? » En disant que ce qu'il écrit est « infâme et délicieux, (...) ça lui donne beaucoup de

Le Monde DOSSIERS & DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le rire et les lettres

« La connaissance a été donnée à l'homme pour transformer la vieillesse de la vie en une comédie » (Diderot).

Un éclat traversant les siècles

« Est-ce assez abject ce goût d'un littérateur de talent comme Lorrain, pour les garçons bouchers ? » En disant que ce qu'il écrit est « infâme et délicieux, (...) ça lui donne beaucoup de

Chez votre marchand de journaux - 2,20 €

Les deux faces de Jean Lorrain

JEAN LORRAIN de Thibaut d'Anthony. Fayard, 980 p., 42 €.

Sodomiste, sadique, démoniaque, qui prend plaisir à pervertir, (...) toujours fleuri de gardénias, couvert de bagues et puant de parfumerie, avec des ongles peints. » Ainsi Huysmans décrit-il son ami Jean Lorrain (1855-1906) à l'abbé Mugnier (soixante ans d'une vie sacerdotale, mondaine et de thuriféraire des écrivains de 1879 à 1939) qui, apprenant que Lorrain fréquente les Halles pour y trouver des partenaires, s'écrie : « Est-ce assez abject ce goût d'un littérateur de talent comme Lorrain, pour les garçons bouchers ? » En disant que ce qu'il écrit est « infâme et délicieux, (...) ça lui donne beaucoup de

talent », Huysmans achève le portrait. Laissons à ces deux-là la responsabilité de leurs épithètes, et retenons qu'ils parlent de talent, que les jugements se complètent et résument les deux faces du personnage – on aurait tendance à en négliger une. Certes, il se farde, teint ses cheveux, parsème sa barbe de poussière d'or, fréquente les milieux interlopes et, à l'instar de Brummell, est l'arbitre des élégances ; il est aussi l'« arbitre des talents » par ses chroniques dans la presse (« méchancetés abominables contenues dans des bonbonnières de vermeil et d'or serties de perles », écrit, non sans emphase, Rachilde), qu'il signe Raitif de la Bretonne, qui lui valent la renommée et quelques duels comme celui qui, en 1897, l'opposa à Proust. Le pistolet choisi, cha-

cun prit soin de tirer au-dessus de la tête de l'autre. Quel vide dans la littérature si Lorrain avait tiré au cœur du jeune homme qui, à 25 ans, n'avait écrit que *Les Plaisirs et les Jours* !

Le chroniqueur de la vie du théâtre, du music-hall et de la littérature ne doit pas faire oublier l'écrivain. L'auteur de nouvelles, dont *Histoire de masques* et son ultime recueil, *Fards et poisons*, qui laisse transparaître « son expérience de viveur parisien » en même temps que « ses professions de foi anarchisantes » ; le romancier qui atteint sa plénitude d'« écrivain de premier plan » avec *Monsieur de Phocas*, où l'on trouve un Lorrain héritier de son ami Huysmans, son personnage n'étant pas sans parenté avec le Des Esseintes d'*A rebours*, et bien représentatif de

cet esprit des décadents cherchant à s'évader de l'ordre classique par un esthétisme raffiné qui cultive le goût de l'artificiel et le pessimisme.

La biographie de Thibaut d'Anthony a, comme qualité première, d'être d'une lecture fluide malgré la diversité des thèmes qu'entraîne un tel auteur. Il rend claire la complexité de l'homme et de l'écrivain double en tout (journalisme et littérature, pègre et mondains, luxure et pureté) et qui paraît, en littérature, être l'auteur du « passage » entre les œuvres des décadents et le point d'un autre départ que marque *Les Nourritures terrestres*. Lorrain entre Huysmans et Gide, une place à laquelle on ne pense pas forcément quand on se limite au dandy, mais que son biographe rend indéniable.

Pierre-Robert Leclercq

UN LIVRE, UN FILM Chaque semaine, « Le Monde des livres » raconte l'histoire d'un ouvrage adapté au cinéma

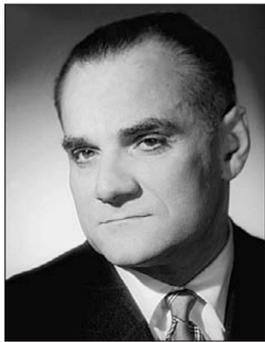
« LE CONFORMISTE »

Bertolucci magnifie le thème du roman de Moravia

Deux regards sur le fascisme et le désir de conformité : celui de l'écrivain, froidement intelligent, et celui du cinéaste qui, vingt ans plus tard, donne aux personnages une profondeur et une ambiguïté que le roman ne leur concédait pas

Le roman d'Alberto Moravia *Le Conformiste* date de 1951, une dizaine d'années après les événements qui le trament ; le film de Bernardo Bertolucci de 1970. De ce décalage surgit toute la différence entre ces deux œuvres aussi importantes l'une que l'autre dans leur rapport au fascisme des années 1930, mais inégalement réussies. Elles ont affaire toutes deux à cette entité : le fascisme historique, mais aussi à quelque chose de plus large qui est la société en tant que telle et la façon dont les individus s'adaptent ou non à elle.

Pour Moravia, il s'agissait de comprendre de l'intérieur ce qui constitue un fasciste. Son personnage, Marcello Clerici, un prologue le donne à voir enfant. Il est le fils unique d'un couple de la haute bourgeoisie, un couple dégénéré qui l'a laissé grandir dans une complète indifférence à ses besoins affectifs et spirituels. Le garçon découvre en lui avec effroi des pulsions violentes et cruelles : il décapite les fleurs du jardin, tue un chat à coups de fronde, veut assassiner son seul camarade de jeu, qui a refusé de participer à ses chasses aux lézards. A l'école, ses condisciples le traitent de fille parce qu'il est trop joli, le brutalisent de toutes les manières. Dès lors, il n'aspire plus qu'à une



Alberto Moravia (1907-1990)



Bernardo Bertolucci

EXTRAIT

« Mais il n'était pas seul en cause ; et la justification de sa vie et du meurtre de Quadri ne dépendait pas seulement de lui. "Il faut maintenant que les autres fassent leur devoir à leur tour, pensa-t-il avec lucidité, autrement je resterai toujours seul avec cette mort sur la conscience et finalement je n'aurai ajouté que du néant au néant." "Les autres", c'était le gouvernement qu'il avait entendu servir par ce meurtre, la société qui s'exprimait par ce gouvernement, la nation elle-même qui acceptait d'être dirigée par cette société. Il ne lui suffirait pas de dire : "J'ai fait mon devoir..." (...) Ce qu'il lui fallait c'était le succès complet de ce gouvernement, de cette société, de cette nation ; et non seulement un succès extérieur mais intime et obligatoire. A ce prix seulement ce qui était considéré normalement comme un crime ordinaire

sante, des considérations prêtées au personnage sur le besoin de normalité comme source de toutes les compromissions avec les régimes d'ordre. En fait, *Le Conformiste* est un roman sur l'ordre en tant que celui-ci peut devenir une passion. Moravia y reprend certains de ses thèmes antérieurs, l'ennui, l'indifférence, pour expérimenter dans un seul personnage comment ces états qui résultent d'un affaiblissement du lien social peuvent se substituer à lui dans le désir de conformité.

Le film de Bertolucci magnifie ce thème par une poésie visuelle d'une rare intensité et un trouble sensuel qui tient à ses deux actrices, Stefania Sandrelli (Giulia) et Dominique Sanda (Lina, rebaptisée Anna). Leur jeu et bien sûr la manière dont leurs rôles sont écrits donnent aux deux personnages une profondeur, une ambiguïté que le roman ne leur concédait pas. Quant à Jean-Louis Trintignant, il est inoubliable dans une création où tout concourt à le faire échapper aux jugements sommaires. *Le Conformiste* de Bertolucci est à jamais sa silhouette vue de profil, le col du manteau relevé, le chapeau baissé sur l'œil, la démarche un peu mécanique. Le visage de Trintignant, boudeur, veule, sérieux, mélancolique, parfois éclairé d'un sourire tremblé, donne

laisser aller. A cette farandole sensuelle, répond dans la séquence finale la marée de la foule populaire qui manque engouffrer Marcello et le laisse finalement sur la rive, ayant dénoncé deux fascistes en leur attribuant le meurtre des Quadri. Son dernier regard, retourné de biais sur un jeune homosexuel nu, porte sentence sur lui-même, sur le total échec de sa vie et son absence de toute justification ou excuse.

Pour rendre compte des idées de Marcello sur lui sans recourir au procédé de la voix off, qui serait ici esthétiquement et intellectuellement inacceptable (en donnant le discours intérieur d'un personnage, la voix off nous rapprocherait de lui, ce que l'esthétique « brechtienne », distancée, de Bertolucci interdit), le film invente un personnage, Italo Mangannari, mentor aveugle de Marcello, qui lit à la radio des chroniques d'idéologie fasciste sur la grandeur de l'Italie et de l'Allemagne unies. C'est lui que Marcello à la fin dénonce, par pure malignité. Ainsi l'antifascisme esthétique de Bertolucci, fasciné par l'époque qu'il décrit, s'oppose à la rationalité expérimentale de Moravia, qui croit, lui, que le seul rempart contre la barbarie totalitaire est la haute culture et qui entreprend d'en donner la démonstration.



Jean-Louis Trintignant, inoubliable, l'ambiguïté incarnée, emmène le spectateur dans une œuvre qui est aussi un grand film de couleur locale sur le Paris des années 1930

chose : être comme les autres, être normal. Un chauffeur de voiture de maître lui promet un revolver en échange... de quoi au juste ? Marcello ne veut pas le savoir quoiqu'il le comprenne très bien. Mais, lorsque le jeune homme tente des caresses, il prend son revolver et le tue. Cet acte impuni va charger sa vie entière du poids d'une culpabilité qu'il refuse de toutes ses forces.

Le prologue n'est pas sans rappeler, et la critique l'a maintes fois souligné, la nouvelle fameuse de Sartre, « L'enfance d'un chef », qui montre aussi comment on devient un salaud : pour échapper au sentiment de sa propre contingence, Lucien Fleurier se coule dans la fonction sociale qui lui préexiste, il sera un chef, un propriétaire d'usine et un directeur, il rejoint les Camelots du roi, s'identifie à ses droits, se découvre lui-même dans l'antisémitisme, se laisse pousser la moustache, comme Hitler.

Marcello Clerici, nous le retrouvons vers la fin des années 1930, à Rome. Il travaille pour le ministère de l'intérieur, dans le service secret. Il s'est déclassé par le bas. Son père, entre-temps, a été interné dans une clinique psychiatrique, sa mère a pour amant son domestique. Marcello n'est pas fasciste par intérêt ou par revendication de ses droits, encore moins par conviction, mais par conformisme, pour faire comme tout le monde, comme la

foule, comme la majorité : pour être un homme moyen. Un parfait exemplaire de ce prototype : l'employé, le membre de la classe moyenne qui a porté Mussolini au pouvoir et l'a plébiscité. Se conformer est chez lui une passion mornie à laquelle il se voue avec un âpre sérieux, sans plaisir, avec discipline, sans juger ses supérieurs dont pourtant la médiocrité ne lui échappe pas.

Lorsqu'il surprend le ministre dans son bureau en train de fourrager une gourmandine, il ne le blâme pas, il fait semblant de n'avoir rien vu, comme les fonctionnaires du régime détournent les yeux quand ils voient comment ses dirigeants s'enrichissent en toute illégalité. Lui n'aspire qu'à la normalité bourgeoise et il va se marier avec une jeune femme dont il n'est pas amoureux, mais qu'il désire un peu parce qu'elle est appétissante et sensuelle, et surtout parce qu'elle a des goûts parfaitement conventionnels. Il se voit confier la mission de pénétrer à Paris dans l'intimité de son ancien professeur de philosophie, Quadri, qui est devenu un leader de l'opposition en exil, et obtenir ainsi des informations sur celle-ci. Il va profiter de son voyage de nocces pour accomplir sa mission et ne se rebiffe pas quand il apprend, dans un bordel, que les ordres ont changé et qu'il s'agit désormais d'assassiner Quadri. Un agent fasciste le suivra, il n'aura qu'à lui désigner la victime et la besogne sera faite sans qu'il ait à s'en mêler davantage.

A Paris, il rencontre en effet Quadri, mais aussi sa femme, Lina, qui ressemble de façon troublante à



deviendrait pour lui un acheminement positif dans une direction indiscutable. (...)

Arrivé à ce point de ses réflexions, il sentit le besoin d'exprimer crûment sa propre situation et, sarcastique, il résuma avec froideur : « En somme, si le fascisme fait fiasco, si toutes les canailles, les incapables et les imbéciles qui siègent à Rome conduisent la nation italienne à sa perte, alors je ne suis qu'un misérable assassin. » Mais il corrigea aussitôt sa pensée en ajoutant mentalement : « Pourtant, étant donné les circonstances, je ne pouvais agir autrement. » »

Le Conformiste, traduit de l'italien par Claude Poncet. GF-Flammarion, 292-293 p.

une prostituée pour qui il a éprouvé un violent désir. Il tombe instantanément amoureux et d'autant plus que Lina n'éprouve pour lui que répulsion mais se laisse embrasser car elle convoite sa femme, Giulia. Les quatre vont ensemble s'encanailler dans une boîte pour homosexuelles, La Cravate noire, où Lina fait à Giulia une cour pressante que celle-ci repousse. Le couple Quadri s'en va pour leur maison de Savoie ; Marcello et Giulia sont invités à les y rejoindre. Malgré un contordre qui ne parvient pas à temps, le cou-

ple est exécuté sur la route. Marcello lira les comptes rendus et verra les photos de la tuerie dans les journaux. Quand le régime tombe, il va assister dans la rue à sa chute, s'attendant à être arrêté. Il est blessé avec sa femme et leur fille qui, elles, sont tuées par les rafales d'un avion sur la route du village où il voulait se réfugier. Le roman l'abandonne pour mort.

La critique a depuis longtemps réservé un sort mitigé à ce roman qui n'est pas directement politique et qui tisse, dans une action languis-



admirablement l'équivalent de ces phrases si caractéristiques de Moravia où une personne est décrite en des termes qui appellent immédiatement leur contraire. Il est l'ambiguïté incarnée, face au visage tout d'une pièce et proprement haïssable du fasciste exécutant, le formidable Gastone Moschin.

Cette ambiguïté, qui est le thème constant du film comme du roman, est donnée à voir par la lumière prodigieuse du chef opérateur Vittorio Storario : l'image joue du contraste entre la lumière froidement bleutée des extérieurs dans lesquels s'ouvrent comme autant de havres de sensualité des intérieurs plus éclairés que le dehors, avec des teintes chaudes, ocre, rouges, jaunes, pourpres. Ainsi l'hôtel de la gare d'Orsay (qui existait encore en 1970, mais désaffecté) prend une sorte de magie, comme la scène des courses dans les boutiques de haute couture de l'avenue Montaigne. Ces scènes de luxe sont bercées par la musique tendre de Georges Delerue, chargée de nostalgie et qui contribue à faire du *Conformiste* un grand film de couleur locale sur le Paris des années 1930.

Une scène d'anthologie est celle où les deux femmes, dans le décor jaune strié de rouge de Chez Gégène, à Joinville, laissant les hommes à leur politique, dansent ensemble lascivement dans leurs robes de soie légère portées à même leur nudité splendide, puis entraînent tous les danseurs dans une farandole qui finit par emprisonner Marcello au milieu d'un flot de joie auquel il ne veut surtout pas se

tion. Il n'y a rien dans le roman d'équivalent à la splendeur visuelle du film et à son charme insinuant qui rend d'autant plus révoltante la tuerie dans la neige, l'une des scènes de mise à mort les plus brutales qu'on ait vues au cinéma, parce qu'elle est filmée presque tout le temps de loin et qu'elle dure interminablement. Le film pousse la fidélité au roman – peut-être pas tout à fait volontairement – jusqu'à se perdre par moments dans des affaissements du rythme, comme s'il fallait

Il s'agit de comprendre de l'intérieur ce qui constitue un fasciste

qu'il ne soit pas trop plaisant à voir. Son ambiguïté réside dans cette esthétique de la nostalgie mettant en lumière des comportements qui peuvent être de tous les temps : le conformisme, passion triste, a l'éternité devant elle. En quoi, aussi antifasciste qu'il soit, à l'orée des années de plomb, il est tout sauf un film militant.

Michel Contat

Pour des raisons de droits, le film *Le Conformiste*, de Bernardo Bertolucci, n'est pas actuellement disponible en VHS et n'a pas été repris en DVD.

LA SEMAINE PROCHAINE : Tess, de Roman Polanski d'après Thomas Hardy

SOUVENIR Un écrivain revient sur un événement ou un phénomène qui l'a marqué. Cinquième récit : J. G. Ballard et Pearl Harbor

« Mes parents étaient incapables de veiller sur moi »



L'événement qui a le plus marqué ma vie a été l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le 7 décembre 1941.

Elle a eu une influence immense à divers niveaux sur mon enfance et sur ma vie d'adulte ; j'imagine souvent que j'aurais pu être une personne très différente si l'attaque surprise des Japonais contre les porte-avions américains n'avait pas entraîné les Etats-Unis dans la guerre.

En fait, la vie confortable d'expatriés que nous menions à Shanghai a été complètement détruite. J'ai été interné avec mes parents pendant presque trois ans dans le camp pour prisonniers civils de Lunghua, à huit kilomètres environ au sud de Shanghai. J'ai vu un grand nombre d'adultes, tout particulièrement mes parents, soumis à une très grande tension, affaiblis par la faim et la maladie, perdant peu à peu tout espoir de jamais voir la guerre se terminer. Il est très rare que les enfants de la bourgeoisie, en tout cas ceux de la civilisation occidentale prospère d'aujourd'hui, voient leurs parents soumis à une tension aussi prolongée. Mes parents étaient incapables de me nourrir, de veiller sur moi ou de me protéger du froid. Ils ne pouvaient ni me faire des promesses ni me punir. Bien que je n'en aie pas eu conscience à l'époque, tout cela a sans doute conduit à une brouille entre mes parents et moi-même qui n'a jamais cessé.

La question qui me vient à l'esprit chaque fois que je pense à Pearl Harbor est la suivante : la guerre avec le Japon était-elle nécessaire ? Était-elle, en vérité, un événement arbitraire, un terrible accident qui aurait très bien pu ne jamais avoir lieu ? Des dizaines de millions d'êtres humains sont morts en Extrême-Orient, en Chine et dans l'Asie du Sud-Est, en outre le Japon a été entièrement dévasté par les bombardements américains. Mais ces morts étaient-elles la conséquence d'une impi-

toyable logique historique, inscrite depuis des décennies dans l'évolution politique des nations qui ont pris part au conflit ? Ou bien s'agissait-il d'une des bévues de l'Histoire, d'un événement imprévu dont personne ne pouvait alors imaginer les conséquences ? Je suis persuadé que la guerre contre le Japon était une immense bévue, le résultat catastrophique d'une erreur de calcul qui avait été com-

J. G.
BALLARD

Né en 1930 dans une famille de la grande bourgeoisie anglaise expatriée à Shanghai, James Graham Ballard passe son enfance dans le camp d'internement japonais entre l'été 1942 et la fin de la seconde guerre mondiale. De retour en Angleterre, il étudie la médecine à Cambridge puis la littérature anglaise à Londres. Exclu par les universitaires du cercle des lettrés, il deviendra par plusieurs chemins détournés, dont un bref engagement dans la Royal Air Force, une grande figure de la science-fiction britannique et l'auteur à succès d'une trentaine de livres. Plusieurs sont adaptés au cinéma, notamment *Crash* (Calmann-Lévy, 1974), par David Cronenberg. Les premières traductions françaises ont paru principalement aux éditions Denoël, qui viennent aussi de publier son dernier roman, *Millennium People* (« Denoël, & D'ailleurs »). D'autres titres, dont *Super-Cannes* (2001), sont disponibles chez Fayard.

mise deux ans plus tôt à l'autre bout du monde.

La détermination de Hitler à envahir la Russie était évidente dès qu'il s'est trouvé au pouvoir. L'expansion des populations allemandes vers l'est et la destruction

du bolchevisme sont des thèmes récurrents de ses premiers discours et de ses premiers écrits. L'Allemagne ne pouvait plus respirer dans une Europe surpeuplée et les seuls espaces vacants se trouvaient en Pologne et en Russie. Hitler rêvait d'un vaste empire germanique qui s'étendrait jusqu'au-delà de l'Oural, et où les populations locales seraient réduites à l'esclavage. En aucun cas Hitler n'a imaginé une expansion vers l'ouest ni une guerre avec la France, l'Angleterre, le Danemark et la Hollande.

La Pologne était la porte de l'Est et l'invasion de la Pologne par Hitler en 1939 a provoqué la seconde guerre mondiale. Désireux de respecter les engagements contenus dans les traités que la Grande-Bretagne et la France avaient signés avec la Pologne, ces pays ont déclaré la guerre à l'Allemagne. Lorsque j'écoute l'enregistrement du discours par lequel Neville Chamberlain, le premier ministre britannique de l'époque, annonce à la radio que l'Angleterre est « en état de guerre », je me demande s'il avait la moindre idée de ce que cela signifiait.

Pour envahir la Pologne, Hitler avait assemblé une immense armée de terre, soutenue par une aviation puissante et une grande flotte de sous-marins. Militairement, la France et la Grande-Bretagne n'étaient pas prêtes. Chacun de ces deux pays possédait une marine de premier ordre, mais la guerre allait se dérouler surtout sur terre et dans les airs, où, ayant très peu de tanks et d'avions modernes, ils étaient dans une position de faiblesse. S'ils avaient été aussi bien armés que l'Allemagne et s'ils avaient obligé Hitler à quitter la Pologne, leur déclaration de guerre aurait été justifiée.

En fait, les forces françaises et britanniques ont rapidement été défaites sur le champ de bataille. La France a capitulé et c'est tout juste si, à Dunkerque, l'armée britannique a pu échapper à la destruction. Les bombardements allemands ont dévasté les villes anglaises, et l'offensive des U-boats a affamé la Grande-Bretagne, l'obligeant presque à capituler. Le pays a été appauvri par la guerre et il lui a fallu des décennies pour s'en remettre.



7 décembre 1941 : l'aviation japonaise attaque la marine américaine.

Je suis persuadé que la déclaration de guerre de Chamberlain a été une immense bévue, fondée sur des idées complètement fausses de ce qu'était la puissance britannique, laquelle était sur son déclin depuis le début du siècle. La puissante nation qui avait lancé la révolution industrielle et fondé un empire n'était plus que l'ombre d'elle-même. La Pologne, la cause de notre entrée en guerre, n'a reçu aucune assistance, et les nazis l'ont transformée en un vaste abattoir. Encouragé par ses victoires rapides, Hitler a envahi la Russie et a créé un enfer encore plus vaste.

La Grande-Bretagne et la France auraient-elles dû rester à l'écart de la guerre ? Non. Mais nous aurions dû attendre et nous préparer avant de déclarer la guerre à l'Allemagne, attendre d'avoir modernisé nos armées. En 1943, quand l'Armée rouge a commencé à décimer les forces de Hitler à l'est, sans doute aurions-nous pu vaincre en Europe occidentale. La Grande-Bretagne et la France n'auraient pas eu à subir les bombardements et l'Occupation, et

seraient entrées en guerre en position de force.

Je crois donc que notre déclaration de guerre de 1939 a été une gigantesque bévue. Cependant, en tant qu'individu dont la vie a été énormément affectée par la guerre avec le Japon, je m'intéresse davantage aux conséquences de la mauvaise décision de Chamberlain.

PANIQUE ET CONFUSION

Le Japon aurait-il attaqué Pearl Harbor si la Grande-Bretagne et la France n'avaient pas déclaré la guerre à l'Allemagne en 1939 et n'avaient pas subi une terrible défaite ? Si les marines britannique et française étaient restées intactes, si leurs flottes aériennes modernisées avaient été capables de défendre leurs colonies d'Extrême-Orient, si les forces hollandaises avaient pu défendre leurs bases à Java, les Japonais auraient-ils pris le risque de s'en prendre, non seulement aux Américains, mais également à trois nations européennes qui n'avaient pas participé à la guerre russo-allemande ?

Je suis convaincu que l'attaque de Pearl Harbor n'aurait pas eu lieu. Elle avait été provoquée par l'embargo américain sur le pétrole, embargo qui ne serait levé que

si les Japonais se retiraient de Chine, envahie en 1937. Le pétrole dont les Japonais avaient désespérément besoin se trouvait dans les Indes orientales hollandaises. En raison de la présence forte des Britanniques, des Français et des Hollandais, les Japonais auraient probablement accepté les demandes américaines et auraient quitté la Chine.

Les tanks japonais que j'ai vu entrer dans Shanghai et passer devant notre maison le jour de l'attaque de Pearl Harbor auraient alors circulé dans l'autre sens. Les vies de millions de Chinois et d'Asiatiques auraient été épargnées. Je n'aurais jamais vu mon père dans l'état de panique et de confusion totales qui était le sien quand il est entré dans ma chambre pour me dire de m'habiller, ajoutant (à mon grand plaisir) qu'il n'y aurait plus d'école. Je n'aurais jamais vu ma mère subir ces terribles hivers dans les bâtiments non chauffés en béton de Lunghua. Je n'aurais jamais écouté ces voix profondes en moi qui me prévenaient que j'allais devoir m'occuper tout seul de moi-même, le plus effrayant avertissement que puisse vous envoyer la nature. Je n'aurais jamais vu une communauté d'adultes perdre courage, bouleversée par des rumeurs selon lesquelles les Japonais allaient nous faire marcher vers l'intérieur du pays et tous nous tuer avant d'opposer une dernière résistance aux Américains.

Pour finir, évidemment, je ne serais jamais devenu un adolescent hyperactif incapable de supporter les contraintes de la vie anglaise, ni un étudiant en médecine amateur de tennis qui disséquait des cadavres et rêvait de piloter de petits avions, qui est plus tard devenu romancier et qui, vers la cinquantaine, a commencé à se demander si sa vie tout entière n'avait pas été un accident étrange qui aurait pu être évité.

J. G. Ballard

Traduit de l'anglais par Bernard Heppfner.

LA SEMAINE PROCHAINE
Hanan El-Cheikh

BIBLIOTHÈQUE Un écrivain nous ouvre sa bibliothèque. Cette semaine : Zadie Smith

« J'ai des goûts traditionnels et un background très anglais »

Elle est pressée, Zadie Smith. Elle rentre d'Italie et prépare une conférence qu'elle doit donner le soir même à Oxford. Elle est pressée et elle ne voit pas pourquoi il est urgent que l'on vienne de France inspecter sa bibliothèque. Elle s'y résout malgré tout, ouvrant grand la porte d'une étroite maisonnette en brique dont la façade est assaillie par une glycine tentaculaire.

Nous sommes à Queen's Park, au nord-ouest de Londres, un quartier mélangé, avec ses bourgeois bohèmes et son école islamique toute proche. « Voilà, c'est là. » Elle montre une petite pièce carrée donnant sur un jardin en mouchoir de poche. Une pièce amusante avec son tapis en poils de vache, sa vieille machine à écrire Underwood chinée à la brocante du coin, son piano, sa guitare et ses livres serrés les uns contre les autres sur trois pans de murs.

De A comme Ackroyd (Peter) ou comme Austen (Jane), à W comme

Wolfe (Tom) ou comme Woolf (Virginia), l'ordre ne laisse guère de doute. Après le W, le Y est modestement représenté (Yourcenar) tandis que le Z trône en majesté. Z comme Zadie... Ses propres ouvrages et leurs traductions sont rassemblés là, à l'extrémité du meuble. Par commodité ? Ou pour montrer qu'ils découlent en somme de l'influence de tous les autres ? « Non, juste comme ça. C'est mon mari qui a tout rangé... » Zadie Smith hausse les épaules, un peu comme si l'ordre alphabétique (ou l'ordre en général) renvoyait à une concession nécessaire de la vie conjugale. « Ça lui a pris deux ou trois jours. J'ai d'ailleurs mis cette scène dans mon dernier livre, *On Beauty*, qui sort ces jours-ci en Angleterre. »

Vêtue d'une longue djellaba blanche, un turban sur la tête, Zadie Smith n'a pas attendu ce troisième roman pour faire parler d'elle. A 25 ans, elle défierait la chronique avec *Sourire de loup* (Gallimard, 2001), dont le manuscrit avait fait l'objet d'enchères mirobolantes à la Foire de Francfort. D'emblée, la prose de cette débutante, jamaïcaine par sa mère et anglaise par son père, frappait par son énergie. Les critiques la disaient colorée de « tous les accents de la terre ». Cela fait rire Zadie Smith qui, assure-t-elle, est « désespérément monolingue ». « Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez dans cette bibliothèque aucun ouvrage en langue originale. En vérité, vous n'y dénicheriez rien de surprenant, ni pornographie ni trash : j'ai des goûts très tradition-

nels et un background très anglais. Je reviens toujours aux mêmes, Eliot, Greene, Forster... Je lis de moins en moins de nouveautés, car je n'ai pas le temps. J'aimais Pynchon et DeLillo mais, à mes yeux, leur cote est en baisse. Les seuls petits jeunes représentés sur ces étagères sont des Américains : ZZ Packer, Dave Eggers, Jonathan Franzen, Michael Chabon, Jeffrey Eugenides. »

Il arrive qu'une bibliothèque en dissimule une autre et encore une autre, comme dans un emboîtement de poupées russes. Derrière la bibliothèque visible de Zadie Smith, il y a celle qu'elle a gardée en tête depuis sa vie d'étudiante. « Quand vous entrez à Cambridge, on vous envoie dix pages de lectures obligatoires. Tout le monde passe outre. Moi, j'étais persuadée que si je ne lisais pas tout, je serais handicapée à vie. Alors je me suis jetée dans la Bible, Milton, Shakespeare, Dostoïevski ou l'Ulysse de Joyce (que je n'ai jamais terminée). Et aussi dans *Une Chambre à soi* de Virginia Woolf, à qui je dois d'être devenue écrivain et féministe. C'est aussi pendant ces années que j'ai eu avec Nabokov une histoire d'amour tardive. » Elle montre un exemplaire de *Lolita*, dont elle a « lu et relu chaque mot plusieurs fois ». « *Lolita* est comme un couvercle qui se serait refermé sur mes rêves d'écrivain. J'ai compris que je pourrais travailler une vie entière et que je n'arriverais jamais à ça. »

Mais c'est surtout lorsque Zadie Smith en vient à ses lectures d'enfance qu'on a le sentiment d'avoir fait pivoter quelque chose. Un mécanisme secret qui donnerait



OLISLA EGI

accès à une autre bibliothèque encore, précieuse et enfouie, comme la matrice de toutes les autres. Son sésame ? P. G. Wodehouse, Agatha Christie, C. S. Lewis. Nous sommes là au cœur du « Zadi-

land », un pays d'enchantements et de métamorphoses. « Comme beaucoup de petites Anglaises, j'avoue avoir été transformée par Jane Eyre. J'avais 12 ans et, pour la première fois, ce livre que je tenais

dans mes mains était plus important que la vraie vie. Je mangeais, j'allais à l'école, je discutais, mais je n'avais qu'une chose en tête : le chapitre 14, par exemple. Plus tard, cette expérience s'est reproduite avec Thomas Hardy, Dickens, Emily Brontë. »

Comme les pianistes se délient les doigts avec du Bach, qu'ouvre-t-elle, Zadie Smith, lorsqu'elle veut faire ses gammes ? Nabokov ? « Trop oppressant ! » Proust ? « Je ne devrais pas dire ça à un journal français, mais je le trouve ennuyeux. » Non, elle revient à Forster. Ou, ces temps-ci, au poète Alexander Pope, qu'elle revisite dans son dernier livre. A ses yeux, l'architecture d'un roman est un peu comme celle d'une bibliothèque, on peut en jouer à l'envi. « Prenez Bridget Jones : la structure du livre est exactement celle d'Orgueil et préjugés [de Jane Austen], mais personne ne le remarque au premier abord ! »

Au premier abord, on n'avait pas remarqué non plus un drôle de tableau au beau milieu des livres. Il représente un masque de mort flottant au-dessus d'ouvrages de Kant et de Hegel. Etrange symbole dans une bibliothèque ? « La littérature a partie liée avec la mort, commente sobriement Zadie Smith. *Ecrire, c'est mettre des livres entre la tombe et soi.* » On n'en saura pas plus. Mais, une fois encore, on comprend qu'il n'y a évidemment pas de temps à perdre.

Florence Noiville

LA SEMAINE PROCHAINE
Enrique Vila-Matas

ECRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée
recherchent
des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :
2, rue Crucy
44005 Nantes Cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78